

[...]

Les pensionnats où la « Protection de la jeunesse » m'avait envoyée, depuis mes quinze ans jusqu'au moment où j'ai pu espérer me marier avec Jacques, étaient quasiment des prisons. La façade de l'un d'eux portait d'ailleurs clairement la mention « maison d'arrêt ». Nous y étions surveillées comme des individus dangereux. Une fois, l'éducatrice qui dormait à notre étage avait laissé sa porte ouverte. J'ai vu, par l'entrebâillure de porte, un cahier ouvert posé sur son bureau. Je suis entré (je n'aurais pas dû, mais je l'ai fait quand même...) et j'ai parcouru ces pages. Elle faisait des rapports sur nous ! Elle y racontait tout de notre comportement. C'était dégueulasse.

Qu'est-ce que je fichais donc là-dedans, où je me faisais tout le temps engueuler par l'une ou l'autre, sans raison particulière ! D'où ma volonté constante de m'évader. Pour moi, l'évasion, c'est quand on n'en peut plus d'être là où on vous a collée, alors que vous n'avez rien fait. Malheureusement, jusqu'à présent, ces évasions avaient toujours été peine perdue : dans la première ville où j'allais, des flics se trouvaient vite derrière moi. Car les signalements étaient efficaces, surtout venant des assistantes sociales.

La première fois, j'ai fait du stop après m'être sauvée. Où aller, si ce n'est chez ma mère ? Et bien, cette conne a appelé les flics ! Il faut dire que ce n'était pas le meilleur endroit pour aller me réfugier... Quand même, si on y réfléchit un peu, que ce choix idiot en disait long sur le fait que j'étais complètement paumée ! Est-ce que j'essayais de recréer un lien avec elle ? Ou bien la cause était-elle, simplement, que je n'avais nulle part d'autre où aller... Où fuir, puisque personne ne me connaissait ! Car enfin : pas de père, aucun de ces oncles ou tantes que tout le monde a ! Où aller, puisque je n'avais rien d'autre ? Alors je revenais chez moi... Un chez moi qui n'était pas chez moi, puisque je n'y avais même pas un lit.

Une autre fois, quand même, instruite par l'expérience, je me suis contentée de rôder autour de la maison. J'ai appelé ma petite sœur, Martine :

— Où elle est, la mère ?

— Elle est là...

— Et bien, tu lui prends vingt balles et tu viens me les apporter, près du bois, où tu sais !

Pas de doute : peu à peu, on réussirait bien à faire de moi une délinquante... Cette fois-là, j'ai été dormir sous les ponts. J'en ai eu, des peurs ! Une autre fois, avec une copine, on s'est fait choper par la traite des blanches... On n'a pas rigolé. Ils nous regardaient depuis un bout de temps. Ils avaient compris qu'on ne savait pas où aller.

En tout, j'ai fait cinq établissements. Auprès de leurs autorités de tutelle, ces pensionnats protestaient régulièrement que le service de l'enfance leur collait des jeunes qui n'avaient rien fait ! D'une part c'était injuste, et ensuite c'était le meilleur moyen de nous livrer à la contamination de la délinquance... Mais, malgré ces plaintes et réclamations, la machine continuait de fonctionner, régulièrement alimentée par les assistantes sociales.

De l'un de ces pensionnats, que j'ai fréquenté plusieurs fois, vers la fin, à Lausanne, je peux dire qu'il était le plus beau... en apparence ! Près du vieux pont couvert, sous la cathédrale. À l'ombre de ces monuments, tout est mignon, propre. Non loin de là, changement d'ambiance. Dans le bâtiment de ce qui était une vraie maison d'arrêt, étaient surtout regroupées des

personnes qui payaient leurs dettes par des jours de prison. J'étais donc une exception, à chaque fois que j'y passais trois jours « au chtar » derrière les barreaux. Pas question de rigoler. Si j'y suis retombée deux ou trois fois, ça a été à cause de la directrice de mon ancien pensionnat, qui ne voulait pas me reprendre. Les flics me mettaient là parce qu'ils ne savaient plus où me placer ailleurs. À l'entrée, toujours le même rituel : enlever tous bijoux, lacets. Pas de fouille au corps tout de même, même si après, en cellule, pour fumer une cigarette, il fallait parfois... autre chose.

Une fois consciente que j'étais en taule, je m'interrogeais : mais qu'est-ce que je fous là ? Quelle horreur ! Un vieux bâtiment, avec doubles barreaux, tout sombre, lugubre, sale, chiottes sans couvercle, et tout cela au pied de la cathédrale ! En plus, il y avait le guet, chaque nuit, à partir de 19 heures : un son lugubre, répété deux fois. Heureusement, comme j'étais mineure, j'avais droit à une cellule individuelle. J'y ai quand même passé un Noël, avec pour seule gratification le passage d'un pasteur venu solennellement m'apporter une orange. Là, j'ai beaucoup pleuré... Puis j'ai franchi le pas : je me suis taillé les veines du poignet gauche avec une barrette à cheveux. Mais on m'a trouvée avant qu'il ne soit trop tard. Dans la nuit, on m'a emmenée à l'hôpital, sur une civière. Un jour plus tard, c'était le retour à la case départ.

Lors de ma dernière évasion, ayant trop les flopettes de rester dans la rue, j'avais fini par revenir au bercail, même si j'allais m'y retrouver en taule. Parce qu'au moins je connaissais les gérants ; ils m'avaient déjà eue deux fois en pension. Quand j'ai sonné à la porte de l'établissement, le directeur (et sa femme qui travaillait à la cuisine) n'ont jamais autant ri qu'en me voyant là. Ce retour volontaire leur paraissait cocasse. Mais ils m'ont accueillie les bras ouverts, en quelque sorte. « Pas possible ! Pour qu'elle revienne, il faut qu'elle n'ait vraiment personne vers qui se tourner ». Ils me connaissaient en tant que fille de l'Assistance publique qui n'y avait plus sa place, en tant que récidiviste de l'évasion. Les deux précédentes fois, je n'étais pas restée là très longtemps. Cette fois, ça a été différent.

Tout d'abord, ils m'ont donné à manger, et ils m'ont mise à coucher en cellule. Ensuite, il fallait régulariser mon admission. On n'a pas mis longtemps à trouver un motif. Je n'étais pas délinquante, c'était vrai. Mais on a vite su dénicher un rapport de l'assistante sociale du service de l'enfance, qui servit à charger la barque. Ah ces assistantes sociales ! Je n'ai jamais pu les piffer. Elles ont tellement tanné le pensionnat qu'ils ont fini par me reprendre.

Un jour que passait devant ma cellule la femme du directeur, je lui ai demandé si elle n'avait pas un peu de travail à me confier dans la cuisine, tellement je m'ennuyais à ne rien faire. Du coup, elle m'a prise dans sa cambuse pour y faire un peu de tout, en douce, sans rien dire à qui que ce soit. J'avais droit d'y fumer une ou deux clopes, c'était si important pour moi !

[...]